

Pour commencer

Tu n'es pas fou ! Les fantômes existent !
(Robert Desnos, *La Place de l'étoile.*)

— Tous ces livres qui tournent le dos à la vie, murmura Saint-John Perse en balayant d'un regard lointain la grande bibliothèque, à côté de laquelle le petit garçon fixait l'homme qui recevrait le prix Nobel de littérature quelques mois plus tard.

L'écrivain passa alors la paume de sa main, doucement, sur le dos des volumes, faisant bruisser le grand silence qui habitait le sous-sol du vaste appartement, rue de Babylone, et dans lequel les éclats de voix provenant du rez-de-chaussée semblaient ne pas pouvoir pénétrer. Réalisant que le petit garçon l'observait comme on peut regarder un reliquaire Fang ou un masque du Sepik quand on n'en a jamais vu, l'écrivain, longiligne et oscillant, s'inclina légèrement vers l'enfant et esquissa un sourire amical, qui s'effaça peu à peu en paraissant vouloir dire : « Tu comprendras, tu me comprendras, plus tard. » Quittant l'enfant médusé, il rejoignit l'escalier à pas lents et retenus, puis gravit sans bruit les marches comme on quitte une crypte, dont l'atmosphère et le contenu ont fait entrevoir la possibilité d'un au-delà. Le petit garçon reprit alors le jouet

que sa main avait laissé choir durant ce bref instant, et recommença à le faire circuler au sol, à quatre pattes, sur les tapis de Miró et Marcoussis, en suivant les routes principales et secondaires que traçaient les couleurs et les formes de laine, et en accompagnant son jeu d'un bruit de moteur.

— Marcel ! Où es-tu ?

La voix provenait du rez-de-chaussée, où se trouvaient les pièces de réception, notamment le grand salon, dans lequel le père du petit garçon avait compté un jour plus de cinquante Picasso. Marcel ne savait pas qu'il voyait là les derniers feux d'un monde que le passé engloutirait bientôt. Celle qu'on appelait Myrbor, sa grand-tante, vendrait la collection, non sans en avoir donné une partie à l'État, pour que son mari ait « sa salle », comme on disait, au musée d'Art moderne. L'appartement, vidé de ses trésors et de son âme, verrait partir dans des voitures à bras les livres qu'avaient caressés Saint-John Perse, et peu après, sur un coup de foudre, comme on l'avait rapporté, il serait acquis par un grand couturier pour y entasser peu à peu d'autres trésors, le transformant en richissime capharnaüm d'antiquaire, bien éloigné des scintillements déclinants mais encore virevoltants, issus des Années folles, que Marcel avait encore pu voir.

Myrbor avait monté une galerie, dans les années vingt, en face des locaux que Daniel-Henry Kahnweiler avait ouverts en 1907 rue Vignon, et tout en exposant Juan Gris, Jean Lurçat ou Fernand Léger, elle s'était consacrée aux tapisseries sur des cartons dessinés par les peintres de l'époque, et le succès avait été rapide et persistant. Tonri, le mari de Myrbor, socialiste de la première heure et que le confort des millions n'avait pas

entamé dans sa conviction, s'intéressait autant aux intrigues politiques qu'à l'art, qu'il connaissait bien, et il comptait une palette d'amis qui s'étendait de Vincent Auriol, président de la République, à André Breton ou à Picasso, avec lequel Marcel avait d'ailleurs été photographié un jour.

Tous les dimanches, Marcel se rendait avec ses parents rue de Babylone. Il était accueilli par Tonri aux cris de « grand diable ! » qu'il renvoyait, faisant rire la compagnie, soucieuse d'être agréée dans ce palais des mille et une nuits de l'art moderne, où par ailleurs se faisaient et se défaisaient des carrières de politiques et de grands commis de l'État. Sauf exception, Marcel ne s'intéressait pas beaucoup à ce monde d'adultes préoccupés de paraître. Miró et Calder faisaient partie des exceptions, le premier par des sorties amusantes qu'il faisait seul, sans interlocuteur, mais que Marcel, qui jouait discrètement à côté, attrapait parfois.

— Aragon, c'est un con, s'était une fois exclamé le peintre, dont le visage transpirant exprimait la conviction d'une évidence absolue.

Quant à Calder, son amour des farces ne pouvait que séduire Marcel, qui, sans son imagination déjà pétillante, aurait trouvé qu'on se rasait ferme avec les invités de Myrbor. Parmi eux, Helena Rubinstein lui paraissait particulièrement désagréable, faisant penser à un vieil arbuste cliquetant de pendeloques, enchâssé d'or, et couvert de fard et de pierreries. Son nez busqué lui rappelait le bec d'un oiseau picorant sur la table, au déjeuner. Remarquant qu'elle s'accoudait comme quelques autres convives en fin de repas, Marcel avait un jour profité d'un silence pour répéter la phrase que sa mère lui avait adressée dans d'autres lieux : « Ce sont les porcs qui mettent leurs

coudes sur la table ! » Cette intervention avait d'ailleurs eu un grand succès, l'énorme rire de Calder ne pouvant qu'entraîner un mouvement vers l'hilarité générale, malgré le regard noir de l'oiseau picoreur qui transperça le visage du petit garçon souriant de surprise devant sa victoire inespérée.

Il n'y avait jamais d'autre enfant, et l'appartement lui appartenait presque entièrement, car on le laissait jouer un peu partout, sauf dans la chambre de Myrbor, à laquelle les murs ornés de scènes de mer et de plage de Dufy donnaient l'apparence d'une luxueuse cabine de transatlantique. Marcel aimait bien aller à l'office, au sous-sol, où Ernestine la cuisinière se plaignait à longueur de journée de Jean, son mari et chauffeur de Myrbor et Tonri, tout en mitonnant des blanquettes de veau, qui disparurent quand ce monde fut définitivement englouti. Jean fascinait Marcel, car son visage ressemblait à celui des personnages Olmèques de jade que collectionnait son père, sorte de poire orientale à l'accent marseillais issue d'un surprenant croisement entre La Canebière et La Venta, par ailleurs grand connaisseur des fonds de bouteille de Chambertin et de Lafite, qu'en bon maître d'hôtel il s'arrangeait savamment à desservir avant que le breuvage fût achevé, durant les repas politiques orchestrés par Tonri. Un pacte inconscient et secret le liait à Marcel au-delà du faciès préhispanique qui médusait l'enfant : son aversion pour Helena Rubinstein, qui était la seule des invitées habituelles à passer devant lui sans le saluer, tout en lui plaquant sur les bras ses gants et son affreux boléro d'astrakan, sans ralentir le pas ni lui jeter un regard. Helena était une vieille amie de Myrbor, et cette amitié avait été engraisée par la petite idée qui lui était venue de demander à Picasso de faire son portrait. Celui-ci refusait rarement une

faveur à Myrbor, mais là, la couleuvre était difficile à avaler, d'autant plus que le peintre détestait *a priori* toute commande.

— Je ne peux faire le portrait d'une femme que si je peux m'imaginer coucher avec elle, susurrait le Catalan à Jacques Lacan, dès que Myrbor avait le dos tourné.

Picasso utilisait les services médicaux de Lacan pour soigner ses rhumes, disait-il. Lacan se vengeait gentiment en glissant à quelque nouvel invité, tout en le poussant du coude d'un air complice, devant les *Femmes au bord de la mer* de Picasso :

— Vous avez déjà vu une bonne femme avec des nichons comme ça ?

Mais finalement, pour le portrait, le peintre avait fini par céder.

La mère de Marcel était la nièce de Tonri. Elle s'intéressait peu à tous ces personnages de l'art et de la politique, qui défilaient dans le grand salon avant de prendre place autour de la table de la salle à manger, près de laquelle trônait *Le Grand Nu* de Braque de 1907 qui, selon certains, aurait été le déclic qui fit réaliser à Picasso *Les Demoiselles d'Avignon*. Bien qu'étant une des plus proches parentes des maîtres des lieux, elle était mal à l'aise dans ce monde où l'argent, sans dire son nom, côtoyait de près la beauté, les mots d'esprit, et une élégance dans la tenue, qui dressait les remparts invisibles d'une sorte de coterie, où les intrus étaient vite identifiés et refoulés vers les cercles les plus externes du système de gravitation dont Myrbor était le centre. Le prénom de la mère de Marcel, Ginette, l'avait déjà rendue suspecte à la garde rapprochée de Myrbor, qui aurait bien voulu l'assimiler à certains meubles humains, inévitables, que l'on rencontre dans les lieux recherchés, au même titre que Jean ou Ernestine, les employés. Les

liens du sang de Ginette rendaient plus menaçante la perception d'une intrusion dans le monde de la coterie, qui se définissait par le droit d'être admis dans le salon ou à table. Ginette avait été une superbe jeune fille provençale aux cheveux noirs légèrement frisés, mais elle se désolait d'une corpulence un peu massive, que la tradition familiale attribuait à de « gros os ». Sa mère, qui avait été une beauté dans les années vingt, avait le profil romain et la taille plus fine, mais les écarts répétés de son mari, qu'elle avait rencontré lorsque celui-ci était revenu de captivité à Plassenburg, près de Bayreuth (quand on lui demandait pourquoi il l'avait épousée, il répondait généralement : « J'étais complètement abruti »), l'avaient rendue austère, un peu aigrie, et sans illusion sur le genre masculin.

Marcel aimait ses deux grands-parents, qu'il voyait séparément. Lucie, la grand-mère, était restée en ville, travaillant comme journaliste gastronomique, tout en hébergeant de jeunes Américaines envoyées en Europe par *Freecott College*. André, le grand-père, linguiste et musicien, avait dû se cacher quelque temps à la Libération, car on lui reprochait, comme musicologue, son trop grand amour de la musique germanique, qui l'avait fait se réjouir de l'arrivée des Allemands en 1940 et rédiger la chronique musicale de *Gringoire*. Il avait été radié de l'« Association des écrivains » jusqu'à ce qu'un ou deux coups de fil bien placés de son beau-frère Tonri calment le jeu et mettent fin à cette lamentable méprise. Il vivait maintenant en province, dans une maison où son verre d'eau gelait l'hiver sur sa table de nuit, et qu'il remplaçait souvent par une extraordinaire gnôle de mirabelles, dont le secret comme bouilleur de cru lui avait été transmis de génération en génération. Parfois, il débarquait sans prévenir chez Myrbor, le pantalon fleurant

bon la campagne, et la chemise les travaux des champs, et son entrée dans la coterie ne passait pas inaperçue, son extravagant contraste autorisant la tolérance, de prime abord surprenante, dont il faisait l'objet, et que la finesse de son esprit et de sa culture facilitait. Un jour qu'il était arrivé dans la quatre-chevaux qu'il utilisait pour transporter, à l'arrière, les cochons qu'il nourrissait dans une petite étable attenant à sa maison, il proposa à Helena Rubinstein de la raccompagner en partant. Le lendemain, celle-ci revint offusquée chez Myrbor, rapportant qu'à peine installé au volant, il avait lancé une main vers sa cuisse, proposant tout de go : « Alors, on va à l'hôtel ? » Marcel, malgré son jeune âge, s'était demandé si l'indignation de l'oiseau picoreur était vraiment sincère, et aussi ce qui avait été à l'origine d'une telle faute de goût dans le choix de son grand-père.

Si la mère et la grand-mère de Marcel paraissaient *persona non grata* dans le salon de la rue de Babylone, il n'en était pas de même de Pyotr, le père de Marcel. Celui-ci avait eu une vie aventureuse qu'il enrichissait de détails supplémentaires afin de la rendre encore plus mystérieuse et attractive à son auditoire, qu'il savait captiver de son talent de conteur. À la barbe des visiteurs et des gardiens, il avait, un dimanche du printemps 1939, tortillé puis cassé le fil de fer qui, dans une galerie du Louvre, tenait au mur *L'Indifférent* de Watteau. C'était lui-même, cet « indifférent », disait-il, donc quoi de plus normal que de le ramener chez lui pour faire disparaître les souillures que les restaurateurs lui avaient fait subir. Il l'avait rendu quelques semaines plus tard, mais avait été condamné à cinq ans de prison. Cette condamnation, disait-il, lui avait sauvé la vie, en le préservant de « se faire trouser la peau » lors de l'entrée

en guerre quinze jours plus tard. Après trois ans, grâce à un ami de la famille qui avait le monopole du champagne à Vichy, il avait été gracié par le maréchal Pétain en personne. L'anecdote, rapportée rue de Babylone en présence de Jean Cocteau, avait permis un bon mot à celui-ci, quand un convive, soucieux probablement de s'inscrire dans la mouvance d'après-guerre, s'était exclamé :

— Quel salaud, ce Pétain !

Et que le père de Marcel avait répliqué :

— Quand même ! Il m'a gracié... »

Cocteau avait alors coupé la joute à son avantage :

— Vous voyez !

Pyotr, adoubé par Myrbor, qui appréciait secrètement les têtes brûlées, naviguait tout à son aise dans cette coterie, dont logiquement il aurait dû être rapidement exclu. Ne devant rien à personne, hormis à Myrbor et à Tonri, étranger au commerce de l'art et à la politique, contrairement aux autres invités réguliers, il pouvait cultiver l'originalité d'une provocation qu'il maniait avec plaisir et habileté. Lorsque l'ambassadeur des États-Unis, lors d'un déjeuner, lui avait demandé devant tout le monde quelle était sa profession, il avait répondu, sans autre réaction que de continuer à scruter son assiette avec un imperceptible haussement de sourcils :

— Trafiquant d'or, monsieur l'ambassadeur.

La réponse n'était d'ailleurs pas éloignée de la vérité. Mais l'ambassadeur, à qui on ne la faisait pas aussi facilement, avait répliqué :

— Oh ! Mais cela m'intéresse beaucoup, nous en parlerons tout à l'heure.

Et c'est ainsi qu'une amitié était née entre William Bullitt et

le père de Marcel. Le paraître, qui est le dénominateur commun de la politique et de l'art, et qui formait ce qu'on pourrait appeler le fond de sauce des rencontres et des va-et-vient de la rue de Babylone, convenait comme un gant à Pyotr, dont quelque nouvel arrivé n'aurait jamais pu imaginer qu'il était l'époux de Ginette, car on prenait généralement celle-ci pour une petite gouvernante, mal à l'aise et désœuvrée. Dans le milieu des antiquaires, avec lequel il frayait pour sa collection de jades précolombiens, Pyotr avait pour surnom « Parure ». Cela lui allait fort bien.

Comme pour les grands-parents de Marcel, on pouvait se demander ce qui avait pu rapprocher Pyotr et Ginette. Lui arrivait d'Afrique du Nord et elle d'Amérique, peu après la guerre, et il y avait eu cette alchimie incompréhensible qui réunit parfois deux êtres que tout aurait dû séparer. Le coup de foudre, qui s'épuise généralement avant dix-huit mois, avait été remplacé pour Pyotr par le billet d'entrée chez Myrbor que représentait sa nièce, ce qui avait permis à l'équilibre du couple de garder sa stabilité, dont Marcel avait été le fruit. Pyotr, avec raison pour une fois, ne voulait pas d'enfant, mais sa noblesse de gentleman, racontait-il, ne lui avait pas permis de refuser « ce genre de chose » à une femme qui le lui demandait. Un enfant issu à la fois du désir et de l'absence de désir, voilà ce qu'était le petit Marcel. Son père prétendait cependant qu'après la naissance il s'était soudainement pris d'une vive affection pour son fils et s'en était beaucoup occupé, faisant notamment de longues promenades dans la forêt de Saint-Germain, où il avait lui-même passé son enfance. Mais Marcel n'avait aucun souvenir de la présence de son père. Il le voyait surtout chez Myrbor, où l'avantage, pour lui, était d'être, comme seul

enfant dans l'immense appartement, absolument libre de disparaître ou d'apparaître à sa guise.

Pyotr était fasciné par Picasso, dont la dureté du cœur lui plaisait, disait-il. Il aimait aussi beaucoup Léger, Breton et Cocteau, mais dédaignait Miró et Calder, qui, selon lui, paraissaient pour le premier un sous-chef de rayon à la Samaritaine, et pour le second le porte-parole de la vulgarité yankee. Il ne pouvait pas « sentir » Éluard, comme il disait, qui lui serrait la main comme on tend un linge sale, et surtout Aragon, probablement parce que celui-ci excellait à pérorer, recherchant dans les lieux où il se trouvait des miroirs permettant de s'y observer pendant qu'il parlait, ce qui le rendait trop semblable à Pyotr, mais avec un talent oratoire supérieur.

De tous ces gens, Marcel se souvint plus tard surtout de Picasso et de ses yeux de statuette égyptienne, de Breton, qui embrassait toujours si gentiment Myrbor avant de la réprimander sur les mauvais tableaux que parfois elle achetait, et des deux compères Miró et Calder, avec lesquels il pouvait parfois jouer à chat. Saint-John Perse avait été comme une apparition dans la bibliothèque du sous-sol, et Marcel n'en avait pas d'autre souvenir marquant. En y repensant, plusieurs décennies plus tard, alors que la passion des livres avait colonisé son existence, comme le dirait son avocat lors de son procès, Marcel s'était dit que c'était probablement à ce moment-là, en regardant l'élégant escogriffe futur prix Nobel, qu'était né son intérêt particulier. C'était peut-être précisément le fait qu'ils lui tournaient le dos, qu'ils tournaient le dos « à la vie », comme l'avait murmuré le grand poète, qui avait déclenché, canalisé, et concentré cet intérêt fondateur.